

ROGER-POL  
**DROIT**

Maîtres  
à penser

20 philosophes  
qui ont fait le xx<sup>e</sup> siècle

BERGSON / WILLIAM JAMES / FREUD  
RUSSELL / HUSSERL / HEIDEGGER  
WITTGENSTEIN / ARENDT / QUINE  
SARTRE / MERLEAU-PONTY / CAMUS  
GANDHI / ALTHUSSER / LÉVI-STRAUSS  
DELEUZE / FOUCAULT / LEVINAS  
DERRIDA / HABERMAS

**Champs** essais

# ROGER-POL DROIT

## Maîtres à penser

Qu'est-ce que Derrida nomme « déconstruction » ?  
Que signifie « visage » pour Levinas, « mort de l'homme »  
pour Foucault ? De quoi parlent le « pragmatisme »  
de James, la « phénoménologie » de Husserl,  
« l'anthropologie structurale » de Lévi-Strauss ?  
Comment comprendre le « devenir animal » chez Deleuze,  
« l'agir communicationnel » chez Habermas ?  
Dans ce livre vous attendent des réponses vivantes,  
claires et directes.

*Maîtres à penser* propose un voyage en vingt épisodes  
dans la philosophie contemporaine, du début  
du XX<sup>e</sup> siècle à nos jours. Courants, concepts, écoles  
de pensée y sont présentés avec l'immense talent  
de pédagogue de Roger-Pol Droit.

Sous sa plume, les grands théoriciens s'incarnent,  
deviennent les personnages d'une époque  
tourmentée, qu'ils façonnent et transforment.  
En exposant leurs combats et leur influence,  
il vous ouvre les portes des grands débats actuels.

**Roger-Pol Droit** normalien, agrégé de philosophie, docteur  
et habilité, est chercheur au CNRS. Il collabore régulièrement  
au *Monde*, au *Point* et à d'autres journaux. Il est l'auteur  
de nombreux ouvrages de recherche et de livres populaires,  
dont, en Champs, *Une brève histoire de la philosophie* (2011)  
et *Les Héros de la sagesse* (2012).

Flammarion

Maîtres à penser  
20 philosophes  
qui ont fait le XX<sup>e</sup> siècle



Roger-Pol DROIT

Maîtres à penser

20 philosophes  
qui ont fait le XX<sup>e</sup> siècle

**Champs essais**

©Flammarion, 2011.

© Flammarion, 2013, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-0813-0776-6

Les ouvrages du même auteur figurent en fin de volume  
(voir [www.rpdroit.com](http://www.rpdroit.com) pour plus d'informations)

Les illustrations de cet ouvrage ont été réalisées  
par Éric Doxat.

« Les hommes qui ne pensent pas sont  
comme des somnambules. »

Hannah Arendt

## REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier Michèle Bajau pour l'aide efficace qu'elle m'a apportée dans la saisie du manuscrit.

Ce livre n'aurait pu être mené à bien sans la patience et l'attention constante de ma compagne, Monique Atlan – cent-unième motif de gratitude.



## INTRODUCTION

### Où l'on soutient que la pensée contemporaine ne peut être réservée aux experts

« Maître à penser » évoquait autrefois le guide spirituel plutôt que le philosophe – le gourou plutôt que le chercheur. Histoire ancienne, désormais, car cette expression propre à la langue française a changé de sens. Elle désigne à présent ceux que l'époque considère comme repères intellectuels majeurs, et dont l'audience devient exceptionnelle. Car le  $XX^e$  siècle invente le philosophe star. En leur temps, Voltaire ou Diderot, étaient certes connus de l'Europe entière. Pourtant, leur renommée n'atteignait pas l'ampleur de celle de nos contemporains.

La communication est passée par là. Les maîtres à penser naissent avec la presse, la radio et la télévision. Henri Bergson est le premier à susciter ce mélange de rumeur mondaine, d'attention littéraire et de malentendus multiples dont sont entourés nombre de philosophes aujourd'hui. Jacques Derrida est l'un des derniers en date de ces auteurs dont les livres difficiles s'entourent d'une aura de ferveur, presque de piété. Martin Heidegger, Jean-Paul Sartre, Albert Camus, Michel Foucault connaissent aussi cette métamorphose en personnages de fiction.

Car le maître à penser n'est pas seulement ce qu'il publie et professe. Une légende l'entoure. Son influence dépasse le cercle étroit de ceux qui ont vraiment compris ses travaux. Elle va au-delà de la sphère, déjà plus étendue, de ceux qui l'ont lu sans avoir tout saisi. Sa renommée touche ceux qui connaissent à peine son travail, mais croient malgré tout percevoir chez lui une posture singulière envers le monde.

On s'en doute, pareille métamorphose du philosophe en maître à penser est à double tranchant : nuisible et bénéfique, trompeuse et révélatrice. Une célébration bruyante permet d'évacuer aisément la puissance des œuvres, évite de prendre en compte leur contenu, exigeant et dérangeant. Il est évidemment plus facile de vénérer un maître que de déchiffrer une œuvre.

Pour ma part, je préfère les textes. C'est pourquoi, sans méconnaître leurs images publiques, ce livre s'attache à ce que ces penseurs ont pensé et publié, à leur manière de prolonger les aventures de la vérité, même s'il n'est pas inutile, pour approcher les théories, d'évoquer les hommes et de retracer leurs trajectoires.

Car ces maîtres à penser sont aussi des êtres de chair et de sang. Je le sais pour avoir poursuivi quelques discussions avec Claude Lévi-Strauss, Emmanuel Levinas, Gilles Deleuze, Louis Althusser, Michel Foucault, Jacques Derrida, Jürgen Habermas. Ils ne sont donc pas des noms sur des couvertures de livres, mais aussi des timbres de voix, des styles de regard, des manières de se tenir, d'infléchir la tête ou de serrer la main.

*Raisons d'un choix*

Ce livre fait suite à *Une brève histoire de la philosophie*, qui s'est efforcé, à propos d'une vingtaine de classiques de la pensée occidentale, de montrer que les philosophes « ne sont pas des extra-terrestres » : on peut comprendre ce qu'ils disent, leurs pensées sont suscitées par ce que nous vivons tous. Ce volume aurait pu s'intituler *Une brève histoire de la philosophie contemporaine*. Il poursuit un but identique : être utile, tout simplement, et fournir des points de départ, exacts et accessibles, pour aborder de grands penseurs de notre époque.

Même s'ils ont rédigé des œuvres considérables, il n'est pas déraisonnable d'esquisser, le plus clairement possible, idées marquantes, lignes de force et points de rupture. Pour le choix des noms, une part de subjectivité demeure irréductible. D'autres ensembles sont possibles et légitimes, cela va de soi.

L'essentiel reste de faire voir, à ceux qui ne sont en aucune manière spécialistes de philosophie, que les penseurs du XX<sup>e</sup> siècle ne vivent ni sur une planète inaccessible ni dans une secte au jargon obscur. Pourtant, on juge souvent impossible, à propos des contemporains, ce travail de pédagogie. Il serait aisé d'aborder Socrate ou Épicure, mais exclu d'approcher Deleuze ou Levinas. Pourtant, tous sont pareillement en quête d'idées capables d'aiguiser nos connaissances et d'éclairer nos actions. D'où vient le décalage ?

*Autre philosophie, autre monde*

Il s'explique par le fait que plusieurs aspects de la philosophie, et surtout du monde, se sont transformés.

Depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les philosophes sont devenus professeurs, et la philosophie discipline universitaire, avec ses normes, ses règles de travail, ses examens, ses cursus, ses diplômes, etc. En étant académique, elle s'est alourdie. La mutation en un champ de publications savantes, de carrières, de pouvoirs et de clientélisme a modifié son discours.

Des phénomènes identiques existaient dans les institutions de l'Antiquité. Les rivalités pour parvenir à la tête de l'Académie ou du Lycée – écoles respectives de Platon et d'Aristote –, mobilisaient les ambitions des professeurs. Mais, à côté des salles de cours et des bibliothèques, existaient encore des kyrielles de philosophes sauvages, des chercheurs de sagesse en plein vent. En se repliant sur le seul monde universitaire, la philosophie a vu se compliquer son vocabulaire et se modifier son image.

Ce n'est pas, et de loin, le seul motif d'une plus grande complexité, réelle ou supposée, de la pensée contemporaine. Car ce n'est pas la philosophie qui a changé le plus, c'est le monde : bouleversements scientifiques, révolutions techniques, guerres et totalitarismes se répercutent intensément sur les pensées du XX<sup>e</sup> siècle.

Les sciences sont totalement émancipées de la tutelle philosophique. Au XIX<sup>e</sup> siècle, pour désigner la biologie, on parlait encore de « philosophie naturelle ». Chacun sait qu'à l'Âge classique, Descartes, Spinoza ou Leibniz sont mathématiciens, physiciens et chimistes, et même biologistes ou géologues, autant que philosophes. Être scientifique sans être du tout philosophe, ou inversement, cela n'appartient qu'au paysage contemporain.

L'expansion des connaissances – physique quantique, biologie moléculaire, astrophysique... – ne pouvait être sans conséquence sur la philosophie. Elle se trouve attirée, voire emportée, dans le courant des sciences. Pour certains penseurs contemporains, il n'existe plus de philosophie que sur le modèle de la connaissance scientifique. Vérité philosophique et vérité mathématique doivent se superposer, et même se confondre. Pour d'autres, au contraire, la tâche centrale de la philosophie est de résister à l'emprise des sciences et à leur impérialisme. Dans tous les cas, c'est par rapport aux sciences que la philosophie, désormais, se définit.

L'explosion de la technique n'est pas moins décisive, avec tout ce qu'elle modifie dans les relations sociales, la vie quotidienne, l'environnement, la structure des pouvoirs et du travail. Là aussi, de fortes oppositions existent entre ceux qui pensent la technique de manière positive, pour mieux l'utiliser, et ceux qui pensent *contre* la technique, n'y voyant qu'un dispositif destructeur ayant échappé à tout contrôle.

### *Des idées et des bombes*

Enfin, chacun sait que le XX<sup>e</sup> siècle est traversé de guerres et de massacres à une échelle jusqu'alors inconnue dans l'histoire de l'humanité. Or ces guerres se trouvent liées à la civilisation elle-même – ce qui est pour la philosophie la leçon la plus cruelle. S'effondre en effet l'idée que la culture apporte la paix. Du siècle des Lumières à celui des sciences et de l'industrie, on avait cru qu'un peuple développant les savoirs, les arts et les techniques accédait à un progrès humain, moral, social et politique.

Le grand espoir était là : plus les hommes devenaient savants, plus ils devenaient civilisés. Cultivés, ils étaient pacifiés. Cette conviction est emportée par la Première Guerre mondiale : l'Europe s'autodétruit dans les tranchées, au prix de millions de morts, alors même qu'elle était considérée comme la plus civilisée, la plus cultivée, la plus savante, la plus philosophique de toutes les régions du monde.

La montée du nazisme, la Seconde Guerre mondiale et la Shoah ont confirmé qu'être cultivé n'empêchait pas la barbarie. C'est le peuple le plus philosophique d'Europe – celui de Kant, de Hegel, de Schelling, de Feuerbach, de Schopenhauer, de Nietzsche, de tant d'autres – qui favorisa l'inhumanité et la déraison. La pensée contemporaine doit donc se confronter à ce problème nouveau : la raison peut-elle comprendre sa propre impuissance ? Peut-elle admettre de ne pouvoir empêcher le pire ? Ou d'avoir, peut-être, avec la destruction une obscure connivence ?

De quelque côté qu'on se tourne, ce sont des paysages de ruines : il ne reste rien, ou presque, des espoirs d'autrefois, des valeurs anciennes, des règles paraissant acquises. Tout se trouve démantelé ou bouleversé. Les sciences conquièrent sans cesse de nouveaux domaines. Les techniques élaborent en permanence de nouveaux pouvoirs. Les totalitarismes et les massacres de masse ruinent le politique et l'éthique.

Dans ce tourbillon, l'idée même de vérité se trouve mise à mal, tirée dans des sens différents. Les « aventures de la vérité » – dont *Une brève histoire de la philosophie* a esquissé les principaux moments dans la pensée occi-

dentale – se poursuivent en s'intensifiant. Autour d'une tension majeure entre deux tendances antagonistes.

D'un côté, la vérité est considérée comme formulable et démontrable. Dans certains cas, elle est accessible. Dans certains domaines restreints, il est toujours possible, légitime et fructueux de poursuivre sa recherche. On trouve sur ce versant les philosophies des sciences et des mathématiques, les pensées de la logique et de la démonstration. La philosophie analytique en est issue – née à Vienne, elle s'est répandue ensuite dans le monde anglo-saxon.

Sur le versant opposé, l'horizon même d'une recherche de la vérité semble abandonné. Il ne s'agit, comme disait Nietzsche, que d'une illusion. Cette critique de l'idée de vérité s'est développée jusqu'à tenter de dissoudre la notion elle-même, la transformant en archaïsme, la considérant comme une erreur ancienne. La vérité serait à soupçonner plutôt qu'à chercher, à déconstruire plutôt qu'à élaborer.

### *L'étonnement et l'explication*

Au cœur de ces mutations, la puissance de l'étonnement persiste. Au cœur du geste philosophique chez Platon ou Aristote, elle demeure au XX<sup>e</sup> siècle. « Pourquoi les choses sont-elles de cette manière ? » On retrouve la question, sous mille formes, au sein de la pensée contemporaine. Hannah Arendt s'étonne, en suivant son procès à Jérusalem, de la « banalité » du nazi Eichmann. Cet homme monstrueux ? Un monsieur tout-le-monde, d'une affligeante et très normale insignifiance. Ce contraste suscite l'étonnement, donc la réflexion.

Car jamais ne s'efface l'obstination de penser. Devant l'absurdité du monde, la réflexion ne démissionne pas. Les philosophes toujours tentent de comprendre – même nos erreurs, nos impasses et nos horreurs. Dans le plus désolé des paysages, dans la pire des situations, la philosophie maintient le désir de savoir.

Enfin, par temps de détresse et d'expertises généralisées, les philosophes ne peuvent refuser de se faire entendre. Jean-Toussaint Desanti insistait sur le fait que le philosophe ne peut pas agir comme le spécialiste – mathématicien ou chimiste. Ce dernier peut refuser de répondre aux questions du profane, dire que son travail est trop compliqué, trop technique. Il existe au contraire une nécessité impérieuse, pour le philosophe, de pouvoir expliquer ce qu'il fait à ceux qui travaillent ailleurs.

Cette exigence de traduire les idées, même les plus complexes, « dans le langage de tous », comme dit Bergson, ne doit pas quitter la pensée contemporaine. Sa mise en œuvre est certes difficile, parfois sa faisabilité contestée. Cette nécessité perdure malgré tout, comme un trait constant de la philosophie.

J'ai consacré une partie de mon temps, au long de ma vie, à ce travail de transmission, de diffusion et de pédagogie. Car une des tâches importantes des intellectuels est d'expliquer – leurs propres idées, celles des autres, les enjeux et lignes de force qui traversent l'histoire. Travail souvent négligé ces derniers temps. Mais indispensable.



## Première partie

### RETOUR AUX EXPÉRIENCES

**D**ans ce qui est sous nos yeux, qu'est-ce qui échappe ? Qu'est-ce que nous n'avons *pas encore* vu ? Nous sommes accoutumés au monde, aux choses, à nous-mêmes, à nos perceptions, nos désirs et nos phrases... Pourtant nous soupçonnons qu'au cœur de cette familiarité des éléments essentiels demeurent inaperçus ou incompris. Mais quoi ? Comment les repérer ? Comment discerner ce que rate le regard, ce que la connaissance ignore ?

En un sens, ces questions ont habité continûment la philosophie. Toutefois, elles prennent une vigueur nouvelle – et un sens inhabituel – à la charnière du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle. Tant de sciences se sont développées, codifiées et étendues. Tant de disciplines ont progressé. Tant de connaissances se sont accumulées, dans une multitude de domaines. Trop, sans doute. On peut avoir le sentiment d'un labyrinthe sans fin, d'une prolifération désaxée. Comme s'il manquait un socle, un fondement, quelques évidences premières.

Le XX<sup>e</sup> siècle cherche des certitudes inaugurales là où on ne les aperçoit guère. Il traque les évidences omises, les expériences que tout le monde partage sans que personne les pense. La vérité est à portée de main, à condi-

tion de regarder autrement, de prêter attention au laissé pour compte. Il suffit de changer radicalement de perspective pour voir surgir, du sein des expériences les plus communes, des trésors insoupçonnés.

Telle est la conviction commune aux trois philosophes dissemblables qui ouvrent ce parcours. Ce qui les rapproche : la conviction que chacun d'entre nous fait, sans comprendre, l'expérience de l'essentiel. Le travail du penseur ne consiste nullement à créer cette expérience, mais à la rendre visible. Il s'agit de prêter attention – de façon soutenue, méthodique, obstinée – à ce que cette expérience bien connue renferme de central et, peut-être, de tout à fait déconcertant.

Ainsi voit-on Henri Bergson revenir à notre expérience intime de la durée, à la manière dont notre conscience vit le temps. Ce dernier diffère grandement de la manière dont notre raison le conçoit, le mesure et le calcule. En fait, dans le retour de Bergson à cette « donnée immédiate de la conscience » se joue bien plus qu'une nouvelle problématique. Pour la philosophie, il s'agit de reconsidérer le rôle de la raison. Loin d'être seule détentrice et seule garante de l'idée de vérité, la raison pourrait bien être, dans certains cas, ce qui la masque, la déforme ou en barre l'accès.

Avec William James, penseur crucial pour comprendre l'évolution de la philosophie au XX<sup>e</sup> siècle, la relation à l'expérience est plus décisive encore. Car, en rénovant et en réhabilitant une attitude philosophique ancienne pour fonder cette doctrine moderne qu'il nomme « pragmatisme », William James fait de l'expérience elle-même le critère et l'indice de la vérité. Une question dont l'éluclation ne change rien dans l'existence de qui que ce

soit est à ses yeux absolument sans intérêt. Là aussi, la philosophie se trouve soumise à rude épreuve.

Avec Freud, ce sont les expériences négligées – celles du rêve, des oublis, des lapsus, des symptômes névrotiques – qui ouvrent la voie à l'approche d'une pensée inconsciente, qui échappe à celui qui la pense. Un paradoxe, déjà présent chez Bergson et James, est ici porté à son comble, puisque la raison chez Freud se donne pour but d'explorer méthodiquement l'irrationnel. Une forme de connaissance scientifique de l'imaginaire et du désir devient envisageable.

Là se trouve un des mouvements inauguraux de la pensée contemporaine : les méthodes de la science sont en partie retournées contre elle-même, la raison critique les limites et les excès de la rationalité, l'expérience fait découvrir des paysages inconnus dans le monde le plus familier.

- Nom : BERGSON

- Lieux et milieux

Né dans une famille juive bourgeoise, d'un père pianiste polonais et d'une mère britannique, Bergson a choisi la France et a vécu pratiquement toute sa vie à Paris, en connaissant une notoriété incomparable.



- 10 dates

**1859** Naissance à Paris, le 18 octobre.

**1878** Entre à l'École normale supérieure.

**1889** Publie *Essai sur les données immédiates de la conscience*.

**1896** Publie *Matière et mémoire*.

**1900** Élu professeur au Collège de France.

**1907** Publie *L'Évolution créatrice*.

**1914** Élu à l'Académie française (où il sera reçu en 1918).

**1928** Reçoit le prix Nobel de littérature.

**1932** Publie *Les Deux Sources de la morale et de la religion*.

**1941** Meurt à Paris, le 4 janvier.

- Sa conception de la vérité

La vérité, pour Bergson :

se découvre par l'expérience vécue et l'intuition,

est accessible, à condition de se défaire des représentations déformantes,

se dérobe à l'expression par les mots.

- Une phrase clé

« Je m'aperçus, à mon grand étonnement, que le temps scientifique ne *dure* pas, qu'il n'y aurait rien à changer à notre connaissance scientifique des choses si la totalité du réel était déployée tout d'un coup dans l'instantané, et que la science positive consiste essentiellement dans l'élimination de la durée. » (Lettre à William James, 1908)

- Sa place dans la pensée contemporaine

Très singulière, car elle peut paraître aussi bien décisive que marginale. Bergson en effet n'a pas construit de système et n'a pas eu de disciples, bien que sa notoriété et son influence aient été immenses. Après un temps de relatif oubli, il est actuellement redécouvert et considéré différemment par une nouvelle génération de philosophes.

## CHAPITRE PREMIER

Où Henri Bergson doit attendre,  
comme tout le monde,  
que le sucre fonde

Ce jour-là, le XX<sup>e</sup> siècle n'est pas encore au calendrier. Pourtant, du point de vue de la philosophie, il débute effectivement le 27 décembre 1889, quand un jeune homme qui vient d'avoir juste trente ans soutient sa thèse en Sorbonne. Normalien, agrégé, il est professeur à Paris, depuis peu, aux lycées Louis-le-Grand et Henri-IV. Auparavant, de 1883 à 1888, il a enseigné au lycée Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand.

En ces derniers jours de 1889, avec son *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Henri Bergson ne sait pas encore qu'il entre dans l'histoire, que bientôt son nom sera célèbre. Mais il espère bien, même s'il ne l'exprime qu'à moitié, modifier radicalement le paysage intellectuel, et la conception même de la vérité. Telle est son ambition. En la réalisant, il signe sa première réussite. Elle est éclatante.

Contre une philosophie jugée desséchée, Bergson fait retour au vécu. Il s'efforce d'approcher la fluidité de l'expérience intime. Il cherche une forme de contact intégral avec la réalité, une expérience de pensée débar-

rassée de tous les intermédiaires trompeurs. Il met l'accent sur ce que notre vie psychique a de continuellement mobile. La vérité n'est jamais dans le figé, le fixe, l'immuable, le stagnant. Elle est création, invention, surgissement, avènement de ce qui paraît, juste avant, impossible ou incroyable. Tel est le premier, le plus essentiel, des enseignements de Bergson : au commencement est la nouveauté, le perpétuel changement – et ce commencement ne cesse pas ! Ce n'est pas un simple début dont on s'éloigne à mesure que le temps passe. Au contraire, ce commencement est toujours présent, toujours actif. Il génère *incessamment* du neuf.

Et du net. Bergson privilégie une absolue simplicité du regard. Et la phrase suit, limpide et lisse. De tous les philosophes, c'est lui qui demeure le plus éloigné des vocables artificiels et des contorsions linguistiques. Ses contemporains ne se trompent pas sur cette netteté de pensée et d'expression. « Dans Bergson, rien qui sente le vieux fond de boutique ou le bric-à-brac », dira William James. Charles Péguy, de son côté, le considère comme « l'homme qui a réintroduit la vie spirituelle dans le monde ».

Ceci ne signifie nullement qu'il soit toujours aisé à comprendre ! Limpide dans son expression, Bergson demeure difficile dans son propos. Il parle clair, sa prose est veloutée. Mais ce qu'il dit reste ardu à saisir. Car, justement, il ne s'agit pas de « saisir » ! Les concepts sont faits, normalement, pour agripper et enserrer des phénomènes dissemblables : étymologiquement, « con-cept » renvoie à l'idée de « prendre ensemble ». Bergson tente un autre geste.

Ce n'est donc pas à proprement parler une « nouveauté conceptuelle » qu'apporte, en 1889, les *Données immédiates de la conscience*. On y chercherait en vain des outils intellectuels plus efficaces pour enserrer la réalité, pour mieux la classer ou la manipuler. Au contraire, il s'agit d'en retrouver la fluidité.

### *La découverte de la durée*

Ce singulier philosophe invite à éprouver pleinement le mouvement même de la vie en nous, sa pure mobilité. Ou encore – pour dire en d'autres termes la même réalité – il cherche à retrouver le caractère mouvant de la vie et de la conscience, leurs interpénétrations (nous vivons à la fois dans le présent, dans le souvenir et dans l'anticipation) et leur permanente création. Cette découverte des évidences perdues est affaire d'expérience directe, d'intuition, d'attention subtile à l'intériorité – jamais de pure théorie.

Ce que Bergson découvre ainsi, et qu'il invite chaque lecteur à éprouver pour sa part, c'est la « durée ». Rien à voir avec le temps des horloges, fait d'une succession uniforme d'instantanés égaux. Dans ce temps objectif, on peut mesurer des écarts exacts (le vainqueur du 100 mètres haies est à 7 centièmes de seconde du record du monde), on peut calculer des distances précises (à cette vitesse, le train arrivera à destination dans 12 minutes 33 secondes). En fait, si on regarde bien, on verra que ce temps uniforme et calculable n'est que de... l'espace ! Rien ne l'en différencie : nous le représentons par une droite, des segments, nous affectons des nombres

à ces longueurs. Et nous perdons de vue la nature propre du temps.

En pensant le temps sur le modèle spatial, nous ratons l'essentiel : la durée. Elle représente notre vécu temporel, très différent du temps uniforme et constant des horloges et des séquences calculables. En fait, comme chacun le sait d'expérience, le temps subjectif accélère ou ralentit – selon nos émotions, notre excitation, notre ennui. « On ne voit pas le temps passer » – ou bien, à l'inverse, il semble s'arrêter, devenir « interminable ».

Ce mouvement intérieur et vécu se caractérise toujours par l'*attente* : nous ne pouvons nous transporter réellement dans le moment suivant. Du point de vue mathématique, que l'autobus arrive dans trois secondes ou dans trois heures, ce n'est qu'un changement d'unités, qui n'engendre aucune conséquence notable. Au contraire, dans la réalité de la durée, du temps éprouvé et traversé, le monde où l'autobus arrive au bout de trois heures est tout différent de celui où il arrive en trois secondes.

« Il faut attendre que le sucre fonde », disait Bergson. Par la pensée, je peux imaginer que c'est déjà fait. Dans la réalité, je dois traverser la durée, sans pouvoir faire l'économie de l'attente. Nul ne saute par-dessus le temps, sauf dans les rêves et les contes de fées. Attendre la dissolution du sucre, tout comme l'arrivée de l'autobus, c'est constater que le mouvement temporel – qui anime du dedans la réalité que nous vivons – ne peut être supprimé, ni contourné, ni surmonté d'aucune façon.

Cette durée que la conscience habite est le domaine des intensités et non des quantités. Je peux éprouver plus ou moins de joie ou de tristesse, mais ce plus et ce moins



ne désigne rien de quantitatif. Qui pourrait dire « je suis aujourd'hui 3,4 fois plus heureux que la semaine dernière » ou, à l'inverse, « 2,7 fois plus triste » ? Le vécu est intensif, il n'est pas mesurable comme l'espace.

La distinction entre espace et durée est la découverte dont Bergson ne cesse de repartir. À tel point qu'on a pu dire que « l'intuition de la durée » est la « voie royale » de sa pensée. « Cette durée, que la science élimine, qu'il est difficile de concevoir et d'exprimer, on la sent et on la vit », souligne le philosophe dans *La Pensée et le Mouvant*, son dernier recueil d'études (1934).

Tout l'effort de Bergson consiste à réfléchir dans le sillage de la durée, à penser au sein de ce qui se meut en nous de vivant, à tenter de ne pas faire interférer des conceptions déformantes. Il s'applique ainsi à faire sortir les questions, et la manière même de les poser, du cadre statique qui est habituellement en place. Somme toute, il s'emploie à rendre la pensée à la surprise, à l'émergence possible de l'imprévisible. Voilà qui peut déranger, voire désarçonner. Bergson ne l'ignore pas : « La vérité est que la philosophie n'a jamais franchement admis cette création continue d'imprévisible nouveauté. »

### *Une cohérence sans système*

De cent façons, Bergson met l'accent sur la nouveauté : dans l'histoire, dans la pensée, dans la vie. Une phrase de *L'Évolution créatrice* l'exprime plus nettement que partout ailleurs : « Le temps est l'invention du nouveau ou n'est rien du tout. » Gilles Deleuze, qui a contribué à faire redécouvrir l'œuvre de Bergson, y voit « un

véritable chant en l'honneur du nouveau, de l'imprévisible, de l'invention, de la liberté ».

Gilles Deleuze est à mille lieues du spiritualisme bon teint que l'on associe souvent à Bergson. Malgré tout, à ses yeux, Bergson a transformé profondément l'orientation de la philosophie. Avec lui, elle cesse d'être obsédée par l'éternité et le toujours identique à soi. Elle s'ouvre au fluide, à l'éphémère, à la nouveauté « en train de se faire ». Car il ne s'agit pas de s'intéresser à « la nouveauté en général » – ce qui ne serait encore qu'un concept vide –, mais bien de devenir attentif à tout ce qui surgit de la vie, et se meut dans la durée.

Qu'il s'agisse de la relation du corps à l'esprit (*Matière et mémoire*, 1896), de la puissance du vivant (*L'Évolution créatrice*, 1907), de la mystique (*Les Deux Sources de la morale et de la religion*, 1932), chacun des ouvrages de Bergson provient de cette expérience de l'intériorité. Pourtant, ce philosophe ne construit pas de système : il y voit une maladie de la philosophie, un amoindrissement de la pensée. Il prétend traiter, à chaque livre, un sujet nouveau.

Chaque question nécessite pour lui une enquête spécifique, longue et minutieuse, qui finit par générer sa propre méthode. Du coup, chacun des quatre grands livres de Bergson se veut indépendant des autres. Il n'y aurait ni cumul, ni retour, ni report possibles d'un ouvrage à l'autre. La nouveauté s'applique au cheminement de l'œuvre elle-même. Pourtant, l'ensemble possède une unité. À défaut d'une architecture unifiée ou d'un système, il existe une cohérence de l'ensemble. S'il n'y a pas de bergsonisme, il y a un Bergson, et non plusieurs.

À quoi le reconnaît-on ? La question paraît simple, elle est en fait d'une belle complexité. Plus qu'un style ou une attitude, sans doute est-ce avant tout une méthode singulière que désigne le nom de Bergson. Sa particularité : elle s'emploie à défaire les constructions habituelles. À chaque enquête, Bergson démonte les représentations habituellement admises. Pour approcher l'expérience nue, il faut écarter ce qui la déforme et en fausse la perception. Le premier versant est donc négatif. Mais c'est pour mieux revenir aux faits, aux données, à l'expérience intime que le philosophe s'emploie à écarter ce qui fait écran.

Cette démarche est toujours à double face. Par sa précision, elle évoque la rigueur scientifique. Bergson ne cesse de se réclamer de l'expérience concrète, de la discrimination logique. Sa volonté constante est de se mettre à l'école des faits, de ne pas s'éloigner de ce qu'enseigne directement la réalité. Malgré tout, une fois mis à l'écart les représentations fabriquées et les artifices intellectuels, la réalité qui s'éprouve – durée, élan vital – a bien quelque chose de plus spirituel que de froidement scientifique. Le résultat de l'enquête peut même paraître plus mystique que rationaliste.

C'est là, sans doute, son paradoxe central : en traitant de la métaphysique avec un esprit emprunté aux sciences, il retourne les armes du positivisme contre lui-même. S'annonçant objectif, le parcours débouche, une fois critiquées les représentations communes, sur des conséquences inédites, et apparemment imprévisibles.

Cette double face explique, au moins en partie, l'immense succès que rencontre son œuvre de son vivant. Les positivistes croient qu'il est des leurs – et en un sens

c'est le cas. Les religieux reconnaissent en lui un philosophe à leur convenance – et, en un autre sens, c'est bien le cas aussi ! À la faveur de cette ambiguïté constitutive, la gloire de Bergson peut être soudaine et intense.

### *La gloire foudroyante*

Au début du siècle, le Collège de France devient, certains jours, le lieu le plus couru de Paris. Les femmes du monde dépêchent leurs valets de chambre pour garder une place, les voitures en grand équipage se pressent à l'entrée de la vénérable institution, comme un soir de première à l'Opéra. Certains auditeurs s'assurent un siège en venant suivre le cours d'avant, un enseignement de mathématiques qui n'a jamais rêvé pareille affluence... Pour ceux qui ne tiennent pas dans l'amphithéâtre, ni même sur le rebord des fenêtres, on laisse les portes ouvertes. Ils écoutent, debout, de loin, le filet de voix du maître. Henri Bergson, ces années-là, incarne la pensée vivante.

Toute la culture française, et une large partie de l'Europe, se passionnent pour ce philosophe rigoureux, exigeant, que rien, en apparence, ne destine à susciter pareil engouement. Depuis l'enfance, certes, il collectionne les prix. Mais à son extrême politesse, héritée de son éducation plus britannique que française, se combine une réelle modestie personnelle. Tant de tapage le gêne souvent.

Car les poètes symbolistes le reconnaissent presque pour penseur officiel. Les peintres cubistes vont bientôt en faire autant. Charles Péguy voit en lui le libérateur des dogmes, Albert Sorel le peint en révolutionnaire. Les

catholiques sont partagés, les uns hostiles, d'autres enthousiastes. Mais il devient évident pour tous, en tous lieux, que cette philosophie est véritablement celle de l'époque.

Il a fallu trois siècles pour façonner la statue de Descartes et construire son mythe de philosophe incarnant l'esprit français. La notoriété de Bergson est au contraire soudaine, immense et brève. Sa fulgurance peut s'expliquer par les tensions qui la précèdent. Dans la décennie 1880, le scientisme de Hippolyte Taine et d'Ernest Renan bat de l'aile. Un renouveau de la métaphysique s'esquisse. Paul Bourget annonce même la « banqueroute finale de la connaissance scientifique ».

Premier « effet Bergson » : traverser cette querelle de biais. On l'a dit, le philosophe semble se situer des deux côtés à la fois : il applique aux questions métaphysiques la démarche expérimentale. Chacun des camps peut se réclamer de lui. Une deuxième étape est franchie par la transformation de sa pensée en « philosophie d'aujourd'hui ». Avec les symbolistes, avec Sorel, avec Péguy, se construit un bergsonisme à facettes où se mêlent vitalisme et culte de l'énergie, souci spirituel et défiance envers le dessèchement de la raison.

Pareille configuration résulte évidemment de trahisons et de fidélités mêlées. Quoi qu'il en soit, pendant une dizaine d'années, tant de débats opposent intuition et intelligence, temps et durée, mécanique et vivant qu'on a le sentiment que nul ne peut plus échapper à Bergson. Pas même l'antisémite Léon Daudet, qu'irrite ce « petit juif tarabiscoté ».

En 1928, quand Bergson reçoit le prix Nobel, le paysage est tout différent. Consacré, partout enseigné, le

penseur, devenu classique, semble déjà appartenir au passé. On ne se querelle plus à son sujet. Le consensus règne, à l'exception des attaques féroces des communistes, en particulier Paul Nizan et Georges Politzer.

### *Un rôle politique oublié*

Il existe en ce temps-là un autre Bergson, aujourd'hui bien oublié : le politique. Et pas en amateur, car c'est au plus haut niveau, on l'ignore souvent, que Bergson a joué un rôle sur la scène internationale. En 1917, Aristide Briand lui confie pour mission de nouer un contact personnel avec Woodrow Wilson, président des États-Unis, afin de le convaincre d'entrer en guerre contre l'Allemagne aux côtés des Alliés. Pourquoi Bergson ? Parce qu'il est célèbre ? Parce qu'il est patriote ? Parce qu'il parle un anglais presque parfait ? Cela ne suffit pas.

C'est en tant que philosophe qu'il doit gagner la confiance de Wilson, en confortant le président dans l'image idéale qu'il a de lui-même. Il s'agit de le convaincre du soutien français et, surtout, de l'adhésion des Alliés à sa conception d'une « paix sans vainqueurs ». Le succès de la mission de Bergson est total. C'est en partie grâce à l'auteur des *Données immédiates de la conscience* que l'Histoire, qui chemine jusqu'alors d'Europe en Amérique, se met à tourner dans l'autre sens.

Seconde mission : Brest-Litovsk, où se conclut le retrait de la Russie révolutionnaire du conflit mondial. Le rôle de Bergson, cette fois, est plus modeste. Mais il se trouve de nouveau au premier plan de l'action politique avec la création, de 1922 à 1925, à la demande de

la Société des nations, du Centre international de coopération intellectuelle. On voit alors Bergson chercher des crédits, inventer des programmes, convaincre des hommes d'État, rassembler des scientifiques (Einstein, Marie Curie, entre autres !), animer les réunions, inventorier les besoins.

« Il est tombé un bolide dans ma vie, dira-t-il plus tard, qui était organisée de telle sorte qu'il n'y avait pas place pour une épingle. » Le moins qu'on puisse dire est que le pilote s'en est bien sorti : on doit au succès de cette première institution culturelle internationale la création, en 1946, dans un autre contexte, de l'UNESCO. Si, aujourd'hui encore, le siège de cette organisation culturelle du système de l'ONU se trouve à Paris, et si la présence de l'esprit philosophique ne s'y est jamais totalement effacée, c'est à l'impulsion initiale donnée par Bergson qu'on le doit.

### *La dernière leçon*

Ce penseur parmi les plus illustres et les plus honorés de ce siècle, comblé de titres et d'honneurs – Collège de France, prix Nobel, Académie française, décorations à foison – a bien embarrassé le gouvernement de Vichy : il était juif et patriote. On lui a proposé d'échanger sa Légion d'honneur contre ce titre extraordinaire : « Aryen d'honneur »... Le philosophe a décliné l'offre, comme d'ailleurs toute forme de privilège ou de passe-droit. Au point de manquer de charbon dans sa très bourgeoise demeure parisienne, ce mois de janvier 1941, et d'attraper, à quatre-vingt-deux ans, une congestion pulmonaire. Vint le coma.

Voici ce que rapporte la presse : « Ceux qui entouraient son agonie avaient le sentiment que sa fin était proche, quand tout à coup l'illustre philosophe se mit à parler. Il fit un cours de philosophie, pendant une heure. Il prononçait très distinctement les mots. Ses phrases étaient claires. Sa lucidité bouleversait ceux qui l'écoutaient. Et puis : "Messieurs, dit-il, il est cinq heures. Le cours est terminé." Et il expira. » Qu'a-t-il dit, dans cette leçon terminale ? Personne, apparemment, ne l'a noté ni retenu. Le philosophe Léon Brunschvicg a publié des souvenirs convergents, à quelques détails près : « La dernière nuit, il se croyait au Collège de France ; il faisait son cours. Il dit : "Il est cinq heures, il faut que je m'arrête", et il mourut. »

Bergson à l'agonie, s'il a réellement prononcé ce cours fantôme, s'est-il cru au Collège de France ? Ou bien au lycée de Clermont-Ferrand ? Où encore à celui d'Angers, où il prit son premier poste ? Fit-il entendre, comme à l'accoutumée, des phrases fluides et incisives, retrouvant un moment final d'apaisement, une promenade ultime et sereine ? Il avait décrit, avec cette souplesse ronde qui signale son style, les derniers pas de Félix Ravaisson : « C'est entre ces hautes pensées et ces gracieuses images, comme le long d'une allée bordée d'arbres superbes et de fleurs odoriférantes, qu'il chemina jusqu'au dernier moment, insoucieux de la nuit qui venait, uniquement préoccupé de bien regarder en face, au ras de l'horizon, le soleil qui laissait mieux voir sa forme dans l'adoucissement de sa lumière. » En fut-il ainsi pour lui, cette nuit-là ?

Ou bien, sous l'habituelle clarté des phrases, son esprit fut-il éteint par l'horreur qui balayait l'Europe, par



*Votre vie sera parfaite. Gourous et charlatans*, Odile Jacob, 2005.  
*Un si léger cauchemar* (fiction), Flammarion, 2007.  
*Où sont les ânes au Mali ?* Seuil, 2008.

### *Ouvrages en collaboration*

*La Chasse au bonheur*, avec Antoine Gallien, Calmann-Lévy, 1972.

*La Réalité sexuelle. Enquête sur la misère sexuelle en France*, avec Antoine Gallien, Préface du Dr Pierre Simon, Robert Laffont, 1974.

*Philosophie, France, XIX<sup>e</sup> siècle. Écrits et opuscules*, avec Stéphane Douailler et Patrice Vermeren, Le Livre de poche, « Classiques de la philosophie », 1994.

*Des idées qui viennent*, avec Dan Sperber, Odile Jacob, 1999.

*Le Clonage humain*, avec Henri Atlan, Marc Augé, Mireille Delmas-Marty, Nadine Fresco, Seuil, 1999.

*La liberté nous aime encore*, avec Dominique Desanti et Jean-Toussaint Desanti, Odile Jacob, 2002. Réédition Poche Odile Jacob, 2004.

*Fous comme des sages. Scènes grecques et romaines*, avec Jean-Philippe de Tonnac, Seuil, 2002. Réédition Points Seuil, 2006.

*Michel Foucault, entretiens*, Odile Jacob, 2004.

*Chemins qui mènent ailleurs. Dialogues philosophiques*, avec Henri Atlan, Stock, 2005.

*Vivre toujours plus ?* avec Axel Kahn, Bayard, 2008.

*Philosophies d'ailleurs* (2 volumes), Hermann, 2009.

*Le Banquier et le Philosophe*, avec François Henrot, Plon, 2010.

Mise en pages par Meta-systems  
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHQN000720.N001  
Dépôt légal : octobre 2013